Offert par l'auteur à Monsieur Delestang, Directeur des Théâtres de Lyon
313314

LES FILS DU DOCTEUR

OU

UN FANFARON DE VICES

COMÉDIE EN DEUX ACTES ET EN VERS

PAR

M. Th. P. COLOMB

Membre de l'Association des Auteurs dramatiques de Paris

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1894

Représentée pour la première fois sur le Grand-Théâtre de Lyon, le 25 Octobre 1849.

LYON

CHANOINE, IMPRIMEUR

Place de la Charité, 18.

1849

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le docteur DE HOLTAY (55 ans).	MM. DUPRÉ.
HENRY, son fils (25 ans).	Paul BONDOIS.
JOHANN BLUMER, son beau-fils (22 ans).	POIRIER.
BRAUN, intendant du docteur (60 ans).	PELLERIN.
FLIMANN, aubergiste de Carlsbad (40 ans).	GIRAUD.
JULIETTE MULDORF, nièce et pupille du docteur (20 ans).	Mme DELVIL.
Un Domestique.	M. ERNEST.

La scène est aux eaux de Carlsbad, dans l'hôtellerie de Flimann.

Digitized by Google

A Messieurs les Membres de l'Académie de Lyon.

MESSIEURS,

En daignant accepter la dédicace de cette Comédie, l'Académie de Lyon vient de me faire obtenir le plus cher et le plus brillant succès auquel je pusse aspirer.

Permettez-moi donc de vous en exprimer ma profonde reconnaissance.

Je ne me dissimule pas l'étendue des devoirs que m'impose pour l'avenir un si honorable témoignage, et je ne perdrai pas de vue, dans mes futurs travaux, que mon dernier ouvrage a eu le bonheur d'être placé sous le patronage d'un des corps les plus éclairés de la science et de la littérature.

Je suis avec un profond respect,

Messieurs,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Th. P. COLOMB.

Lyon, 14 novembre 1849.

Digitized by Google

LES FILS
DU DOCTEUR

OU

UN FANFARON DE VICES

COMÉDIE EN DEUX ACTES ET EN VERS.

ACTE PREMIER.

Une salle au rez-de-chaussée ouvrant sur un jardin ; à droite et à gauche des portes conduisant à des appartements voisins. On entre par la porte du fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DOCTEUR, JULIETTE, BRAUN.

Le Docteur et Juliette, assis devant un guéridon, sont à déjeuner.

JULIETTE.

Mon oncle, prenez-vous une tasse de thé ?
C'est à moi qu'appartient votre chère santé,
Et bien que vous soyez docteur et fort habile,
A mes prescriptions, Monsieur, soyez docile.

LE DOCTEUR, *sans répondre, regardant l'heure.*

Dix heures.

JULIETTE.

Quoi déjà?

LE DOCTEUR.

Johann décidément
Ne déjeunera pas avec nous...

BRAUN.

Cependant
Je l'ai vu, ce matin, sortir avant l'aurore ;
Donc il n'est plus au lit. (*A part.*) Sans doute il ronfle encore.

Digitized by Google

LE DOCTEUR.

Était-il seul?

BRAUN.

Non, non, il a pris sous le bras
Deux philosophes grecs qui ne le quittent pas.

LE DOCTEUR.

Ses livres... c'est très bien, c'est un digne jeune homme
Qui nous donne l'exemple...

BRAUN, *à part.*

En dormant d'un bon somme.

LE DOCTEUR.

Il fuit avec raison cet essaim d'étourneaux,
D'intrigants, de joueurs qui fréquentent les eaux.
Et vous voulez, Juliette, à mon âge que j'aille
Me mêler à ce monde. Est-ce pour qu'il me raille?
Moi, docteur et vieillard, deux brevets de raison,
Me montrer à Carlsbad, comme un fils de maison
Jetant son patrimoine au plus honteux des vices,
Au jeu; comme un banquier, mangeant ses bénéfices.
Allons donc. J'en conviens, j'ai beaucoup de souci
De vous avoir permis de m'amener ici,
Juliette; sans façon souffrez que je le dise :
Oui, vous m'avez fait faire une grande sottise.

BRAUN.

Et moi, votre intendant, pour vous avoir suivi,
Je laisse vos fermiers vous voler à l'envi
Dans vos terres là-bas.....

JULIETTE, *se levant.*

Eh! mais, de quoi se mêle
Monsieur Braun, franchement c'est un excès de zèle.....

BRAUN.

L'intérêt de mon maître... On ne m'en peut blâmer;
Sans compter, et cela commence à m'alarmer,
Que pour avoir bon air parmi cette livrée
Qui resplendit partout, brodée et chamarrée,
Je suis capable, hélas! de dévorer céans
Les modestes ducats gardés pour mes vieux ans.

Digitized by Google

JULIETTE, *souriant.*

Parlez donc, maître Braun, votre parcimonie,
Voilà le vrai motif.....

LE DOCTEUR.

Voulez-vous qu'il le nie;
C'est un sage garçon. Le meilleur des partis
Est de rentrer aux lieux d'où nous sommes partis.

BRAUN, *vivement.*

Me faut-il demander les chevaux?

JULIETTE.

Pas encore.
Modérez, s'il vous plaît, l'ardeur qui vous dévore.
(*Au docteur.*)
Mon oncle, vous savez que c'est la Faculté
Qui prétend que Carlsbad vous rende la santé.

LE DOCTEUR, *se levant.*

Mes confrères sont fous.

JULIETTE.

Providence divine!
Un docteur s'insurger contre la médecine.....
Mais vous n'y pensez pas.

LE DOCTEUR.

Si fait; des médecins
Ne peuvent rien, hélas! contre tous mes chagrins.

JULIETTE.

Ici vous trouverez du moins à vous distraire.

LE DOCTEUR.

Un vieillard à ses maux ne peut point se soustraire
Par des distractions. Ici, pas plus qu'ailleurs,
Je ne pourrai donner le change à mes douleurs.
Quand le chagrin nous gagne au déclin de la vie,
Rien ne peut ramener notre gaîté ravie;
L'avenir est trop court pour un si long passé;
De tristesse à jamais le cœur est cuirassé.
Il est de ces regrets que nul plaisir n'efface;
Les miens sont de ce nombre.....

Digitized by Google

JULIETTE, *l'interrompant.*

Oh ! cher oncle, de grâce.....

LE DOCTEUR.

Pourquoi se déguiser les maux qu'on a soufferts ?
Le souvenir nous tient enchaîné dans ses fers.
Etre deux fois époux, deux fois veuf avant l'âge
Où la mort désunit; ce fut là mon partage.
Dans un court intervalle, en un double cercueil
Mon cœur a ressenti l'horreur d'un même deuil ;
Et quand j'avais besoin d'entourer ma tristesse
De ce qui m'était cher... Un ingrat me délaisse...
Mon fils...

JULIETTE.

Ah ! j'en suis sûre, il serait revenu
A ce nouveau malheur qui lui reste inconnu.
Car Henry ne sait pas la fin prématurée.....

LE DOCTEUR.

Non, rien n'eût ramené sa jeunesse égarée.
Et sans vous, mon enfant, dont les soins assidus
Cherchent à remplacer tant de bonheurs perdus ;
Vous qui vous dévouez à ma triste vieillesse
Comme une tendre fille... oh ! oui, je le confesse,
J'aurais voulu mourir... Ne parlons plus de lui.

JULIETTE.

Pourquoi ?

LE DOCTEUR.

C'est vous toujours qui lui servez d'appui,
Juliette ; vous si bonne, oui, vous si généreuse,
Et qu'il ne craignit pas de rendre malheureuse
En vous abandonnant comme moi... vous l'aimiez...
Et vous l'aimez encor...

JULIETTE.

Comme vous... Essuyez
Cette larme brûlante et qu'à votre paupière
Font monter, malgré vous, vos entrailles de père.
Plaignons-le; car il est seul au monde, livré
A l'exaltation de son cœur ulcéré.

Digitized by Google

Peut-être est-il errant, sans amis, sans famille,
Sans lien qui l'attache...

LE DOCTEUR.

Assez, assez, ma fille!

JULIETTE, *continuant.*

Lui dont l'âme si tendre et si fière à la fois...

LE DOCTEUR.

Vous allez le vanter encore, je le vois;
De son esprit encor, me retracer les charmes,
Sa figure si douce... Oh! vous avez des armes
Qui déchirent un cœur qui n'a rien oublié.
Oh! non, je m'en souviens... Mais, trève de pitié!
Tout cela de ses torts ne détruit pas la force;
C'est un arbre gâté sous une noble écorce.
Avait-il donc le droit de manquer de respect
A son père, en traitant de sentiment suspect
Celui qui m'attachait à cette pauvre femme
Dont le ciel a sitôt voulu reprendre l'âme?

JULIETTE, *hésitant.*

Mais elle remplaçait pour Henry.....

LE DOCTEUR, *avec force.*

Taisez-vous,
Juliette, et cherchez moins à calmer mon courroux.
Un fils n'a point le droit d'ordonner à son père
Ni de le méconnaître.....

JULIETTE.

Il aimait tant sa mère!
Cette union nouvelle à son cœur filial
A porté, je le sais, un contre-coup fatal.

LE DOCTEUR.

Il eût fallu peut-être obéir au caprice
D'un enfant? J'ai puni, c'était avec justice.

JULIETTE.

Vous fûtes bien sévère.

LE DOCTEUR.

Il m'a tant offensé
Lui, sans vouloir fléchir...

Digitized by Google

JULIETTE.

Et vous l'avez chassé !

LE DOCTEUR.

Pour faire respecter ma volonté trahie.
(*Avec douleur.*) Mais cette volonté fut trop bien obéie ;
En deux ans pas un signe, en deux ans pas un mot
De ce cruel ingrat....

JULIETTE.

Que ne vint-il plutôt,
Loin de le supposer toujours dur et sévère,
Faire pieusement appel au cœur d'un père,
Arche sainte d'amour, tabernacle divin,
Où la main de l'enfant ne frappe pas en vain.

LE DOCTEUR.

Non, c'est un malheureux qui n'a droit qu'à ma haine,
De tendresse pour vous mon âme est toute pleine
Et pour Johann aussi, mon beau-fils, dont Henri
Est sans doute jaloux...

BRAUN, *apercevant Johann.*

Justement, le voici.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JOHANN.

LE DOCTEUR, *d'un ton brusque, à Johann.*

Ah ! votre promenade est enfin terminée ?

BRAUN, *à part.*

Notre sage a dormi la grasse matinée.

JOHANN, *cherchant à deviner ce qu'on veut dire.*

Comment ma promenade... Ah ! oui je suis resté
Plus longtemps..... (*Changeant de conversation.*) Mais comment va donc votre santé ?
Seriez-vous plus souffrant ?

LE DOCTEUR, *sèchement.*

Non.

JOHANN.

Pourtant il me semble....

Digitized by Google

LE DOCTEUR.

Non, non, vous dis-je.

JOHANN, *bas à Braun.*

Braun, qu'a-t-il donc, sa voix tremble?

BRAUN, *bas à Johann.*

On a parlé d'Henri.

JOHANN, *à part.*

Toujours mal à propos,
Car la mauvaise humeur me tombe sur le dos.

LE DOCTEUR.

De se montrer exact, j'aime assez qu'on se pique.

JOHANN.

Désormais je serai ponctuel. (*A part.*) C'est unique
Comme il devient bourru.

JULIETTE

Notre visite aux bains,
Est-ce pour aujourd'hui?

JOHANN, *avec une galanterie affectée.*

Vos ordres souverains
Seront tous obéis.

(*Juliette s'assied près de la table où on a déjeuné et prend un livre.*)

LE DOCTEUR.

A moins que je n'oppose
Un autre ordre à ceux-là, discoureur à l'eau rose.

JOHANN.

Soit, mais vous auriez tort, car on trouve étonnant
Que vous restiez reclus dans votre appartement.

LE DOCTEUR, *ironiquement.*

Vrai?

JOHANN.

Cela fait jaser. La tournure charmante
De Juliette, sa grâce... enfin chacun commente
A son gré ce silence et cet éloignement
Des plaisirs qu'on recherche ici communément...
A mon oreille hier, là, sous les galeries,
Parvinrent malgré moi quelques plaisanteries...
Même je crus ouïr certains traits acérés...

Digitized by Google

JULIETTE, *souriant.*

Quoi donc?

JOHANN.

Oh! presque rien, propos de désœuvrés.

LE DOCTEUR.

Bien; gardez-les pour vous... Vous direz à notre hôte
Que de ce logement au plus vite il nous ôte.
Je n'ai pu fermer l'œil durant toute la nuit;
Dans la pièce voisine; il se faisait un bruit.....
Tantôt brusque et perçant et tantôt monotone.

JOHANN, *jouant la surprise.*

Vous m'étonnez, mon père.....

BRAUN, *à Johann, avec intention.*

Ah! cela vous étonne?

LE DOCTEUR.

Une salle de jeu, sans doute...

JOHANN, *de même.*

En vérité?

BRAUN, *à Johann.*

De ce côté, Monsieur, par-là, de ce côté.

JOHANN.

Bon, je ne suis pas sourd... (*A part.*) Qu'a donc cet imbécile
A fixer sur mes yeux sa prunelle immobile?

LE DOCTEUR.

J'ai tant d'aversion pour le jeu, les joueurs,
Que le son de cet or me donnait des sueurs.
Je ne crois pas avoir besoin de le prescrire,
Mon cher fils, c'est un lieu qu'il faut vous interdire.

JOHANN, *se récriant.*

Moi, grand Dieu! me commettre avec de telles gens!

BRAUN, *ironiquement.*

Ah! fi donc!

JOHANN.

Je n'ai pas ces ignobles penchants.
Le jeu, la soif de l'or, mais c'est un goût immonde!

LE DOCTEUR.

Un jeune homme, Johann, débutant dans le monde,
Manque d'expérience.....

Digitized by Google

JOHANN, *avec morgue.*

Oh! soyez sans effroi :
Les passions, Monsieur, n'ont point prise sur moi.

LE DOCTEUR.

Le plus sage est de fuir tout exemple funeste.

JOHANN.

Argument spécieux et qu'au fond je conteste,
La thèse concernant cette subtilité
Fut par moi soutenue à l'Université
De Goëttingue, et gagnée! Or, pour les rendre vaines
Il faut heurter de front les passions humaines.
La fuite est d'un poltron, le courage est d'oser;
L'homme fort est celui qui cherche à s'exposer.
Qu'en dit Juliette?

JULIETTE, *se levant.*

Oh! moi, je suis incompétente.
Pourtant le mieux, je crois, est de fuir ce qui tente.
Mais je n'ai pas, Monsieur, eu la félicité
De gagner une thèse à l'Université.
(*Elle rit en s'inclinant. Au docteur.*)
Il faut sortir un peu; la marche est salutaire;
Je vous promets de prendre un chemin solitaire.
Venez.

(*Le docteur prend le bras de Juliette et sort avec elle.*)

SCÈNE III.

JOHANN, BRAUN.

BRAUN.

C'est qu'il parlait avec discernement,
Le docteur.

JOHANN, *qui s'est assis et déjeune.*

Dis plutôt fort inutilement.
Un homme comme moi de leçons n'a que faire.

BRAUN.

Un homme comme vous étant dépositaire
De la bourse qui doit pourvoir à nos besoins.....

Digitized by Google

JOHANN.

Qu'est-ce à dire?

BRAUN.

Voyons, nous sommes sans témoins;
Cet homme, bien qu'il ait tout l'air d'un bon apôtre,
Doit être surveillé plus strictement qu'un autre;
Il doit surtout savoir ne point passer la nuit
Ailleurs...

JOHANN.

Qu'est-ce que c'est?

BRAUN.

Ailleurs que dans son lit.

JOHANN, *se levant et affectant de la colère.*

Braun! Braun! vous oubliez...

BRAUN.

Mangez, mangez tranquille.

JOHANN, *de même.*

Le respect qui m'est dû...

BRAUN, *le faisant rasseoir.*

Ne faites pas de bile.
Vous avez, je vous parle avec conviction,
Hier franchi le seuil de la perdition,
En allant...

JOHANN.

Où?

BRAUN.

Parbleu? dans cette même salle
Qui pour vous semblait être un foyer de scandale.
Vous étiez cette nuit parmi ces vicieux...

JOHANN.

Moi!

BRAUN.

Vous-même.

JOHANN.

Tu crois?

BRAUN.

J'en réponds. De mes yeux
Je vous y vis entrer sans le moindre scrupule.

Digitized by Google

JOHANN.

Tu te trompes, mon cher; n'es-tu pas somnambule?

BRAUN.

Nullement. Ecoutez, vous savez entre nous
Que je vous aime bien. Petit, sur mes genoux
N'avez-vous pas sauté? De votre digne mère
Avant son mariage avec votre beau-père,
N'avais-je pas, Monsieur, la confiance?...

JOHANN.

Eh bien!
Qu'en voudrais-tu conclure?

BRAUN.

Eh! que je ne fais rien
De nature à vous nuire. Or, de votre escapade
Hier je fus témoin; j'en suis encor malade;
Vous n'êtes à mes yeux plus qu'un ange déchu.

JOHANN, *ricanant.*

Un démon? Je n'ai pas encor le pied fourchu,
Regarde.

BEAUN.

Plaisantez... vous êtes comparable
Maintenant à ce fils, à cet enfant coupable
Du docteur...

JOHANN.

Ah! Henry, qui nous est inconnu,
Que tu juges ainsi sans l'avoir jamais vu.
(*Avec une morgue burlesque.*)
Braun, vous êtes un sot, un vieux insupportable,
A qui je vais donner un avis charitable.
Quittez à mon endroit ce genre doctoral,
Car je prise fort peu votre talent oral;
Ne prenez plus surtout ce ton sec, cet air rogue,
Qu'avec son écolier prendrait un pédagogue,
Songez dans votre sphère à rentrer sans délais;
Les bons maîtres toujours font les mauvais valets.
(*Changeant de ton.*)
Ah! bah! je te pardonne et n'ai point de rancune.
Mais tu vas m'écouter et sans parole aucune

Digitized by Google

Pour ne point m'interrompre. Or ça, beau péroreur,
Du monde en mon esprit d'où provenait l'horreur?
Sur quoi se fondait-elle? Hein? sur plus d'un vieux livre
Où j'ai pâli longtemps et dont je me délivre.
Ce prestige des yeux que l'on dit si trompeur,
Tous ces petits péchés dont on nous fait tant peur,
Pour les apprécier, il les fallait connaître.
J'en ai voulu juger par moi-même, mon maître;
L'occasion s'offrait, fallait-il donc la fuir?
Non, elle était trop belle et j'ai dû la saisir.

BRAUN.

Et moi qui le croyais si pur et si candide!

JOHANN.

Figure-toi, mon cher, une enceinte splendide;
Un monde fantastique, étrange, étourdissant,
Allant de salle en salle et toujours grossissant;
Des flots de diamants, des torrents de lumière
Eblouissant la vue; une épaisse atmosphère
D'ambre et de musc chargée; une table où tant d'or
Ruisselait, qu'à mes yeux il en scintille encor.
Et parmi ce pactole et ces gerbes de flammes
Plus brillantes que tout, étincelaient des femmes;
Quelles femmes, mon cher! et des cordons, des croix
Comme si l'on était en un congrès de rois!
Je me mis en un coin; mais l'air de ma figure
De quelques éventés excita le murmure,
Par deux ou trois d'entr'eux examiné, toisé...

BRAUN.

Vous vous êtes soudain.....

JOHANN.

Quoi donc?

BRAUN.

Formalisé?

JOHANN.

Pas du tout; mais alors je changeai d'attitude;
Comme on pouvait penser que de ma solitude

Digitized by Google

Le manque d'or était l'impérieux motif,
Je quittai brusquement mon air méditatif,
Et ma main agita fièrement dans ma poche
De très nombreux ducats. A ce son l'on s'approche,
On me parle, on m'entoure, et de propos flatteurs
M'arrive un feu roulant. Les lorgnons scrutateurs
Se dirigent vers moi ; celui d'une comtesse,
Belle femme, ma foi, de seconde jeunesse,
Ne cessa sur mon front de se tenir braqué,
A tel point que j'en fus un instant... offusqué.
Je me remis bientôt... ma dame italienne,
D'un accent parfumé de grâce ultramontaine,
Me demanda mon nom.....

BRAUN.

Le sien ?

JOHANN.

Castelforté.

Nom, à ce qu'il paraît, très noblement porté
Dans la marche d'Ancône. Un monsieur de sa suite,
Le baron Baluzzo, seigneur d'un haut mérite,
Me dit que j'avais l'air d'un jeune homme d'honneur,
Que je portais en moi des signes de bonheur,
Et, bref, il me pria de lui faire la grâce
De tenir quelque temps le cornet à sa place ;
Car on jouait aux dés. D'abord, je refusai.
Sur mon peu de savoir au jeu je m'excusai ;
Il me pressa beaucoup, me disant que la chance,
En pareille matière, assistait l'ignorance,
Et que dame fortune, aux charmes d'un début,
Payait de ses faveurs un très large tribut.

BRAUN.

Vous l'avez rudement repoussé, je suppose ?

JOHANN.

Le courage se prouve en montrant ce qu'on ose.

BRAUN.

Votre thèse, connu ! Mais vous ne savez pas
Ce que c'est que jouer ?

Digitized by Google

JOHANN.

Si fait, c'est plein d'appas.

BRAUN.

Imprudent !

JOHANN.

Calme-toi, je ne suis pas coupable,
Car je n'ai pas joué...

BRAUN.

Bien, jeune homme estimable !

JOHANN.

Non, je n'ai pas joué... pour mon compte,

BRAUN.

Comment ?
Qu'entendez-vous par là ?

JOHANN.

Que j'ai résolument,
Pour mon italien, engagé la partie,
Et que j'ai constamment....

BRAUN.

Tout perdu, je parie?

JOHANN.

Tout gagné.

BRAUN.

Tout gagné ! Quoi toujours ?

JOHANN.

Sur l'honneur.

BRAUN, *avec explosion.*

Ah ! voilà ce qu'on peut appeler du malheur !

JOHANN.

Tu n'as donc pas compris ?

BRAUN.

Je sais très bien comprendre.
Tout gagner pour autrui, mais c'est de quoi se pendre !
Et d'un pareil bonheur, incroyable entre nous,
N'avez-vous pas un peu su profiter pour vous ?

JOHANN.

Mes ducats, j'en conviens, pétillaient dans ma poche.
Mais je suis resté pur, sans peur et sans reproche.

Digitized by Google

BRAUN.

Ah! timide jeune bomme !

JOHANN.

Hein! qu'est-ce que tu dis

BRAUN.

Vous osez vous vanter d'être des plus hardis !
Fi donc !

JOHANN.

Et ta morale ?

BRAUN.

Oui, j'ai dis qu'en principe
On ne doit pas jouer. La cause dont j'excipe,
C'est qu'on s'expose à perdre.

JOHANN, *riant.*

Ah !... mais ainsi que moi
Quand on gagne toujours....

BRAUN.

On se lance, ma foi !
A bas la théorie et vive la pratique !

JOHANN.

Ta morale, mon vieux, est vraiment élastique.

BRAUN.

Mais pour votre comtesse, il me semble qu'aussi
Vous avez dû tenir le cornet ?

JOHANN.

Dieu merci,
Cette dame n'est pas d'une semblable école ;
Elle dédaigne trop tout sentiment frivole.
C'est une moraliste et son cœur est ferré
A glace sur l'honneur et le plus épuré,
D'être forte, avant tout, ma conquête se pique
Sur la philosophie et la métaphysique.
Nous avons disserté sur cela longuement ;
Et de se séparer quand sonna le moment,
Nous étions suspendus, faute d'analogie,
Sur un point d'éclectisme et de psycologie.
Elle m'a fort prié de bientôt nous revoir
Pour vider ce débat.

Digitized by Google

BRAUN.

Vous irez donc ce soir ?

JOHANN, *négligemment.*

Je ne sais pas.

BRAUN.

Pourquoi ?

JOHANN.

Je crains, au fond de l'âme,
D'avoir trop de plaisir à revoir cette dame.

BRAUN.

Allons donc... et le jeu ! Vous y devez aller
Comme un brave au combat, morbleu ! sans sourciller.

JOHANN, *lui tapant sur la joue.*

Vil flatteur !

BRAUN.

Un seul mot, ô mon fortuné maître.

JOHANN.

Quoi donc ?

BRAUN.

Pour votre Braun, vous ferez bien peut-être
Ce que vous avez fait pour ce riche étranger ?

JOHANN.

Je ne te comprends pas.

BRAUN.

Mon avoir est léger ;
Il tient dans cette bourse, en ducats de Hollande
Bien reluisants, bien ronds... La somme n'est pas grande ;
Ils sont cent.... voilà tout.

JOHANN.

Eh bien ! après ?

BRAUN.

Comment ?
Vous ne devinez pas ?

JOHANN.

Non pas, assurément.
(*A part.*) Le vieux ladre !

BRAUN.

Monsieur, si vous vouliez....

Digitized by Google

JOHANN, *dédaigneusement.*

Que j'aille
Jouer pour monsieur Braun? allons! je vois qu'il raille.

BRAUN.

Pour nous deux, s'il vous plaît; oui, nous partagerons,
Car j'en suis convaincu, nous les ruinerons.

JOHANN, *riant.*

La spéculation est, d'honneur, curieuse.

BRAUN.

Ne riez pas, de grâce, elle est très sérieuse.

JOHANN.

Allons, tu perds la tête...

BRAUN.

En tout partage égal!
(*Voyant Johann rire plus fort.*)
Quoi? vous me refusez... ah! Monsieur, que c'est mal!
Ce fait là, Monsieur, est d'une petitesse...

JOHANN, *se redressant.*

Plaît-il?

BRAUN.

Croyez encore à la délicatesse!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HENRY, *sous le nom du chevalier de Rosen.*

JOHANN, *apercevant Henry.*

Ah! monsieur de Rosen, un jeune homme charmant
Que j'ai vu cette nuit...

HENRY.

Je viens, plus amplement
Pour faire connaissance. (*A part.*) On m'a dit à l'oreille
Que sa femme, ou sa sœur, était une merveille.
(*Haut.*) Je serais avec vous, heureux de me lier.

JOHANN.

C'est trop d'honneur pour moi, monsieur le chevalier,
Et cet empressement...

HENRY.

Entre nous, jeunes hommes,
C'est ainsi qu'on agit, dans le temps où nous sommes,

Digitized by Google

On brusque tout, Monsieur, et l'on ne saurait trop
Mener les sentiments et la vie au galop.
On se voit, se convient, on se prend, on se quitte,
On se plaît d'autant mieux que l'on se plaît plus vite.

JOHANN.

Sans que le cœur y soit pour rien?

HENRI.

Mais vraiment non;
A peine est-il besoin de connaître son nom.
De l'amitié l'on fait un passe-temps commode;
C'est affaire de goût, de caprice ou de mode;
Le nœud d'une cravate ou la coupe d'un frac,
Un cigare jugé d'un plus noble tabac,
Une partie au wisth, un voisinage à table;
Enfin le moindre rien, s'il nous semble agréable,
C'est là plus qu'il n'en faut pour une liaison
De quinze jours, un mois, au plus une saison.

JOHANN, *se toisant.*

Et pourrais-je savoir quel est dans ma toilette
Le détail qui me vaut?.. elle est très incomplète...

HENRY, *le lorgnant.*

Rien... absolument rien.

JOHANN.

Oui, le physique a tort.
Mais le moral, Monsieur!...

HENRY.

Ah! c'est là votre fort,
Le moral?...

JOHANN.

Quant à vous, modèle d'élégance
Et de goût...

HENRY.

Il faut bien tenir à l'apparence
Alors que dans la tête on n'a rien... Dites-moi,
Vous n'êtes point ici seul, à ce que je crois?

JOHANN.

Non, non, un vieux brave homme.

Digitized by Google

HENRY.

Ah! monsieur votre père?

JOHANN.

Quelque chose approchant.

HENRY.

Nous le verrons, j'espère.
Puis?

JOHANN.

Une jeune femme.

HENRY.

Une sœur?

JOHANN.

Non vraiment.

HENRY.

Votre femme?

JOHANN.

Plus tard.

HENRY.

Je vous fais compliment,
Si, comme on le prétend, elle est des plus jolies.

JOHANN.

C'est vrai qu'elle est charmante.

HENRY, *à part.*

A toutes mes folies
J'ajouterai, je pense, encore celle-là.
Ménagez donc un peu le mari que voilà.

JOHANN.

Que dites-vous?

HENRY.

Moi, rien. Bientôt à la redoute,
A votre bras, Monsieur, nous la verrons sans doute?

JOHANN.

Evitons, chevalier, de parler de cela.

HENRY.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

BRAUN, *avec ironie.*

Monsieur, à son papa
Craint de désobéir.

Digitized by Google

JOHANN, *avec humeur.*

Sa langue de vipère
Ne peut rester en paix. (*A Henry.*)
Il est vrai que mon père
Professe grande horreur pour les plaisirs, le bruit,
Et c'est à son insu que j'ai pu cette nuit...

HENRY.

Ah ! j'entends. Ainsi donc, dans l'ombre et le silence
D'un surveillant actif trompant la vigilance
De son appartement en secret échappé...

JOHANN, *l'interrompant, d'un air vainqueur.*

On s'est, tranchons le mot, on s'est émancipé.

HENRY.

Pardieu ! je l'ai bien vu; dans votre ardeur extrême,
Vous me faisiez l'effet du dieu du jeu lui-même.
Vous eûtes, tout le temps, un bonheur sans égal.

JOHANN.

J'en suis encor confus.

HENRY.

Mais, où donc est le mal?

JOHANN.

Il est vrai, comme moi, qui ne blesse personne
Dans ses droits, dans son cœur...

HENRY.

Votre candeur m'étonne.
Quoi, vous en êtes là? Vous méritez vraiment
Que l'on vous moule en bronze.

JOHANN.

A quel titre?

HENRY.

Comment!
Ne point blesser autrui, voyez le beau mérite,
Dans ses droits, dans son cœur, autant se faire ermite.

JOHANN.

Distinguons, distinguons.

BRAUN.

Bon, le voilà lancé.

Digitized by Google

JOHANN, *d'un ton emphatique.*

Mais je soutiendrai, moi, que tout homme sensé,
Que tout homme d'honneur, puisant dans la morale
Les principes sacrés de la loi sociale.....

HENRY.

N'est qu'un sot, n'est qu'un fou. Le monde est si pervers,
Qu'il nous faut transformer en ce triste univers
La vie en un combat. C'est à qui vaincra l'autre;
Exister, c'est lutter.

BRAUN.

Peste ! le rude apôtre !

JOHANN.

Mais cependant les lois.....

HENRY.

Moyen faux et suspect
Pour tenir quelque temps les peuples en respect;
Préjugés surannés, inventions bouffonnes...

JOHANN.

Vous conviendrez pourtant qu'il s'en trouve de bonnes.

HENRY.

Celles-là, s'il en est, ne se pratiquent point.

JOHANN.

La conscience...

HENRY.

Ah ! oui, discutons sur ce point;
Excellente monnaie et dont chacun trafique,
Ainsi qu'un charlatan qui vend son spécifique.

JOHANN.

L'amour de la patrie ?...

HENRY.

Un noble sentiment!
S'il n'était du mensonge un pompeux instrument...
L'amour de la patrie, à l'époque où nous sommes,
C'est l'amour que d'eux seuls ont nos petits grands hommes.
La patrie ! on en fait l'apanage vénal
D'avides familiers de tel ou tel journal,
D'affamés revêtus du nom de patriotes,
Et qui ne sont, au fond, que des Iscariotes,

Digitized by Google

Descendants de Judas, parjures comme lui,
Fanatiques d'hier, renégats d'aujourd'hui;
Tournant à leur profit, tout en criant merveille,
Mille abus monstrueux qu'ils flétrissaient la veille.
Depuis que l'égoïsme est la loi de raison,
Vos systèmes, mon cher, ne sont plus de saison.
Ce sont des mots usés, d'ennuyeux protocoles
Qu'il faut abandonner aux pédants des écoles.
Les plaisirs! les plaisirs! rien n'est vrai que cela,
L'âme, le cœur, l'esprit, le bonheur, tout est là!
Là, tout est positif. La vie est plus rapide,
Mais plus belle cent fois. Au-delà, c'est le vide.
Tout est faux ici-bas, hors ces ravissements,
Ces orages du cœur, délices et tourments!
Par ces émotions qu'ainsi l'on renouvelle,
On se fait de la vie une ivresse éternelle.
Allez, pour être libre, indépendant, heureux,
Il faut fouler aux pieds ces préjugés peureux;
Et pour rendre du temps les heures plus légères,
Sur ses ailes planer pardessus ces misères.
Voilà tout le secret du bonheur, entre nous;
Marchez, ne craignez rien, vous serez craint de tous!

BRAUN, *à part.*

J'admire du gaillard la faconde infernale.

JOHANN *s'inclinant.*

Vous faites bon marché, Monsieur, de la morale.
Mais j'espère du moins que vous ne nîrez pas
Qu'il soit d'autres liens purs et saints ici-bas.

HENRY.

Pas beaucoup, sur l'honneur.

JOHANN.

Votre éloquence brille
A rompre tous les nœuds... celui de la famille?

HENRY, *se rembrunissant et d'une voix sombre.*

Ce nœud... avec respect je le reconnaîtrai
Quand vous m'aurez prouvé qu'il est toujours sacré,

Digitized by Google

Et qu'il ne s'est jamais trouvé de mauvais père
Chassant son fils unique à la mort de sa mère.

(*Il s'assied violemment dans un fauteuil.*)

JOHANN, *à part et un peu interdit.*

Quel changement de ton... Quel langage imprévu !

BRAUN, *à Johann.*

Il a, ma foi, raison, Monsieur, cela s'est vu.

SCÈNE V.

LES MÊMES, FLIMANN.

FLIMANN.

Mes très-humbles respects à votre compagnie.

BRAUN.

Ah ! c'est monsieur Flimann.

JOHANN.

Approchez, je vous prie,
Notre brave hôtelier, vous venez à propos.
Mon père, vu son âge, a besoin de repos...

FLIMANN.

De quoi s'agit-il donc ?

JOHANN.

Il prétend qu'on le change
D'appartement... Ce goût ne peut sembler étrange
Pour un homme souffrant, dont la triste santé
Réclame plus de calme et de tranquillité.

FLIMANN.

Bien... j'ai ce qu'il lui faut ; un pavillon paisible
Au bout de ce jardin. Il sera disponible
Dans peu d'instants. Allons à notre chevalier
Annoncer un détail qui va le réveiller.
(*A Henry.*) Certain lord, le plus gros joueur de l'Angleterre
Vient dans notre maison de mettre pied à terre.
Cela va raviver notre cercle, et déjà
Il m'a fait demander si Monsieur était là.
Il grille d'entamer avec vous la partie...

HENRY, *brusquement.*

Que m'importe !

Digitized by Google

JOHANN.

Qu'a-t-il ?

HENRY.

Laissez-moi, je vous prie.

FLIMANN, *à Johann.*

Je connais son humeur, quand il a ces accès
On pourrait tout le jour lui parler sans succès.

BRAUN, *à Flimann.*

Mais c'est un diable au moins, entre nous, que cet homme.

FLIMANN, *prenant Braun et Johann à l'écart.*

Un bon diable, d'accord. Vous le regardez comme
Un apôtre du mal, tout abreuvé de fiel;
Un athée, un sophiste, outrageant terre et ciel.
Mais aux pauvres, sa bourse est constamment ouverte.
Là, sont des jeunes gens qu'il sauva de leur perte;
Là, ce sont deux époux à rompre décidés
Que par son ascendant il a raccommodés.
De ses nombreux bienfaits on ferait une histoire;
Chaque jour de sa vie a son trait méritoire;
Enfin, ce garnement, ce démon, ce vaurien,
Prêche toujours le mal et fait toujours le bien.
Mais, chut!.. (*Il fait signe qu'Henry pourrait entendre.*)

BRAUN, *à Johann.*

Pardon, Monsieur, si je vous importune,
Mais voici le moment de tenter la fortune.

JOHANN.

Non, non, je n'irai pas.

FLIMANN.

La comtesse au salon
Doit faire les honneurs de la réunion.

BRAUN, *à Johann.*

Vous entendez, Monsieur, votre noble comtesse...

JOHANN, *à Flimann.*

Cette dame sera?...

FLIMANN, *se hâtant de répondre.*

Comme une enchanteresse

Digitized by Google

De grâce et de beauté, prête à vous recevoir.
Je vous dirai tout bas qu'elle espère vous voir.
Elle m'a demandé, sans me parler des autres,
Si le charmant jeune homme aussi serait des nôtres.

JOHANN, *à Braun, d'un air vainqueur.*

Tu vois.

BRAUN.

On a pour vous un tendre souvenir.

FLIMANN.

A quoi j'ai répondu que vous alliez venir.

JOHANN.

Vrai? mais vous ignoriez...

FLIMANN.

Vous êtes, sur mon âme,
Trop galant pour manquer à l'appel d'une dame.

JOHANN, *se rengorgeant.*

C'est une opinion que je justifirai.

BRAUN, *avec empressement.*

Vous irez donc, Monsieur?

JOHANN, *d'un air résigné.*

Hélas, bon gré, mal gré.
Il faut au moins montrer un peu de politesse.

BRAUN, *à Johann, lui montrant sa bourse.*

Cher maître, regardez, c'est toute ma richesse...
Prenez-la...

JOHANN.

Je ne veux rien hasarder pour toi.

BRAUN.

L'égoïste!

JOHANN, *s'approchant d'Henry.*

Monsieur...

FLIMANN.

Prenez garde.

JOHANN.

Pourquoi?

FLIMANN.

Il est très imprudent dans son humeur morose
De lui parler.

Digitized by Google

JOHANN.

Pourtant...

FLIMANN.

Moi, jamais je ne l'ose.

JOHANN.

Si mon père rentrait et le voyait ainsi ?

FLIMANN.

Je me charge bientôt de l'emmener d'ici.

JOHANN.

A la bonne heure. Allons faire un peu de toilette
Pour être présentable aux yeux de ma conquête.

BRAUN, *à part.*

Quant à moi, je le suis, et j'en fais le serment,
Il faudra bien, mordieu! qu'il prenne mon argent.

(*Johann et Braun sortent.*)

SCÈNE VI.

HENRY, FLIMANN.

HENRY, *se levant brusquement.*

Bah! c'est une folie!

FLIMANN.

Enfin il se décide.

HENRY.

Diable soit, après tout, de ce sot insipide
Qui vient me rappeler... (*A Flimann.*) Ne me disiez-vous pas
Qu'on préparait le jeu?..

FLIMANN.

Précédé d'un repas
Très galant et très fin. Un étranger de marque,
Membre du parlement, de Londres nous débarque.
Sur une carte, il joue assez étourdiment
Le produit d'une ferme ou bien le chargement
D'un navire...

HENRY.

Bravo! c'est aristocratique.
Et quel nom donnez-vous à ce fou britannique?

Digitized by Google

FLIMANN.

Lord Morgan.

HENRY.

Il mérite une bonne leçon.

FLIMANN.

Comme celle d'hier à ce major saxon
A qui vous n'avez pas laissé la moindre obole.

HENRY, *avec un rire amer.*

Avec moi, fort souvent, on est à rude école.
Il vous a donc conté son sort malencontreux?

FLIMANN.

Non pas lui, mais sa femme.

HENRY.

Eh! quoi? le malheureux!
En êtes-vous bien sûr, il aurait une femme?

FLIMANN.

Et trois petits enfants bien jolis sur mon âme.

HENRY, *avec force.*

Mais c'est un misérable!

FLIMANN.

Il allait s'en punir
Si ma main n'eût été là pour le retenir.
Il voulait ce matin se brûler la cervelle;
Si je ne fusse entré de cette fin cruelle,
On aurait à gémir.

HENRY.

Bah! vous avez eu tort,
Pourquoi l'empêchiez-vous de se donner la mort?
Un tel homme est un monstre.

FLIMANN.

Oh! c'était, je l'atteste
Un tableau déchirant...

HENRY.

C'est bon, trève du reste.
Cette famille encore est dans votre maison?

FLIMANN.

Ils partent cette nuit, et l'officier saxon
M'a promis sur l'honneur de...

Digitized by Google

HENRY, *lui donnant un portefeuille.*

Portez à sa femme
Cet argent.

FLIMANN, *étonné.*

Ces billets !

HENRY.

Non pas à cet infâme,
Qui, pour jouer encore, remettrait son départ.
A sa femme... et sans dire au moins de quelle part.

FLIMANN.

Cela doit contenir beaucoup plus que sa perte ?

HENRY.

Et sa pauvre famille !... allons, soyez alerte.
(*Flimann s'incline et sort.*)

SCÈNE VII.

HENRY, SEUL.

Un père ! ainsi jouer le pain de ses enfants !
Dois-je m'en étonner ? Je sais depuis longtemps
Que quelquefois un père est cruel, implacable.
(*Il prend machinalement un livre qui est sur le guéridon.*)
Schiller ! Charles Moor que sa douleur accable,
Victime comme moi du plus noble devoir,
Et luttant comme moi contre le désespoir.
(*Il lit.*)
« J'ai appris à supporter la plus basse méchanceté,
« mais quand l'affection paternelle se change en mégère,
« oh ! alors cette courageuse patience s'allume, l'enfant si
« doux devient un tigre, et ne respire plus que vengeance
« et destruction. » (*Il laisse tomber le livre.*)

SCÈNE VIII.

HENRY, JULIETTE.

(*Juliette parle en ôtant son chapeau et son schall, sans voir Henry, qui est resté absorbé dans ses réflexions.*)

JULIETTE.

Quels environs charmants ! Oui, cette promenade
Aura fait quelque bien à notre cher malade ;

Digitized by Google

Il revient à la fois plus tranquille et plus gai.

HENRY, *sortant de sa rêverie.*

Quelle est cette personne au maintien distingué?
De ce jeune novice est-ce la prétendue?
(*Il s'avance vers elle.*)
Juliette!

JULIETTE.

Henry!

HENRY.

Grand Dieu! vous me seriez rendue!

JULIETTE.

Henry, mon cher Henry! bonheur inespéré,
Le ciel ramène enfin notre pauvre égaré!

HENRY.

L'ami de votre enfance...

JULIETTE.

O joie inexprimable!
Henry! vous retrouver, est-ce bien véritable?
Vous, qui si loin de nous aviez porté vos pas.
Parlez, parlez encor que je n'en doute pas,
Que votre voix encore une fois me l'assure!

HENRY.

Vous ne m'avez donc pas oublié?

JULIETTE.

Quelle injure
Vous faites à mon cœur! Vous oublier, ingrat!
Se passa-t-il un jour sans qu'il ne soupirât
Après votre retour? et durant votre absence
Qu'il me fallut d'efforts et de persévérance
Pour dissiper, Henry, dans leur pénible effet,
Tant de préventions dont vous étiez l'objet.

HENRY.

O cher et tendre cœur! Mais, ô ciel! quelle idée!
Où logez-vous?

JULIETTE.

Ici.

Digitized by Google

HENRY.

Ma crainte était fondée.
Monsieur Johann Blumer est avec vous?...

JULIETTE.

Mais, oui.

HENRY, *à part.*

Ainsi, ce sot rhéteur, ce pédant, c'était lui!

JULIETTE.

Un autre encore était près de nous tout à l'heure.

HENRY.

Sa mère?

JULIETTE, *d'un ton significatif.*

Elle ne doit plus quitter la demeure
Où nous l'avons laissée...

HENRY.

Adieu, je dois partir.

JULIETTE, *le retenant.*

Vous resterez, Henry.

HENRY.

Non, non, je veux sortir.

JULIETTE.

Vous resterez, vous dis-je, il le faut...

HENRY.

Non, Juliette.

Henry va pour franchir le seuil de la porte, toujours retenu par Juliette qu'il entraîne, quand le docteur paraît. A son aspect, Henry reste immobile, mais il se détourne pour cacher son visage à son père.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, *en entrant.*

Que se passe-t-il donc? Agitée, inquiète,
Ma nièce? Un étranger!...

JULIETTE.

Un étranger, qui? lui?

Digitized by Google

LE DOCTEUR.

En croirai-je mes yeux, est-ce toi, cher Henri?
Dans mes bras! sur son cœur que ton père te presse!

HENRY, *avec la plus grande froideur.*

Vous vous trompez, Monsieur, une telle tendresse
Ne peut être pour moi; car sans doute celui
Que vous voulez en vain retrouver aujourd'hui,
Fut un jeune homme aimant, généreux et sincère,
Au cœur honnête et droit, à l'âme noble et fière,
L'orgueil de sa famille, à laquelle il rendait
Tous les trésors d'amour qu'elle lui prodiguait.
Mon portrait, croyez-m'en, est plus sombre et plus triste,
Car moi je suis mauvais; moi je suis égoïste;
Moi je n'aime plus rien, mon cœur est froid et dur;
A mes yeux rien d'honnête, à mes yeux rien de pur;
Je ris de la vertu, je n'applaudis qu'au vice;
La nature est un mot pour moi vide et factice;
Je suis un débauché, sans frein, sans cœur, sans foi.
Le fils que vous cherchez, Monsieur, n'est donc pas moi.

JULIETTE, *effrayée.*

De grâce, cher Henry, cessez un tel langage.

LE DOCTEUR.

Est-ce de la démence, est-ce un nouvel outrage?

HENRY.

Il faut le dire aussi, souvent le désespoir
Nous pervertit bien vite, et tel qui peut se voir
Chassé, quand tout son crime est d'avoir de sa mère
Protégé la mémoire, hélas! trop éphémère,
Celui-là peut sentir son âme se glacer,
De son cœur plein de fiel tout amour s'effacer;
Il a le droit de dire : On fut inexorable,
Moi je serai cruel, ingrat, impitoyable;
Et dans cette existence où l'on m'a condamné,
Reniant jusqu'au nom que le sort m'a donné,
Quand en m'ouvrant ses bras un père à lui m'appelle,
Je m'éloigne en disant : je suis un fils rebelle.

Digitized by Google

Là sont des malheureux dont le vice est la loi ;
Je retourne près d'eux... c'est ma famille à moi !
(*Il sort brusquement par la porte de droite.*)

SCÈNE X.

JULIETTE, LE DOCTEUR.

JULIETTE, *à part.*

Oh ! non, rien n'est égal au tourment que j'éprouve.

LE DOCTEUR, *anéanti.*

Le malheureux ! faut-il qu'ainsi je le retrouve
Dans cet état de honte et d'avilissement.

JULIETTE.

Pas de ces mots cruels...

LE DOCTEUR.

Dans votre aveuglement
Vous l'aimeriez encore ?

JULIETTE.

Ah ! laissez-moi le plaindre.

LE DOCTEUR.

Eh quoi ! de la pitié ? quand vous voyez s'éteindre
Tout sentiment au cœur d'un fils dénaturé.

JULIETTE.

Nous le ramènerons, car il n'est qu'égaré.

LE DOCTEUR.

Vous vous trompez, Juliette, il n'est rien dans cette âme
Qui puisse des vertus y ranimer la flamme.
De ce triste spectacle il m'appartient du moins
Que nous ne restions pas plus longtemps les témoins.
(*Il sonne.*)

JULIETTE.

Que faites-vous ?

LE DOCTEUR.

Je veux partir à l'instant même.

JULIETTE.

L'abandonner ainsi dans ce moment extrême !
C'est manquer de courage et manquer de vertu,
Je ne cède pas, moi, sans avoir combattu.

Digitized by Google

Sans avoir essayé de disputer son âme
A tant de désespoir. Laissez-moi, pauvre femme,
Oh ! je vous en supplie, une dernière fois
A ce cœur trop altier faire entendre ma voix.

LE DOCTEUR.

Non, un pareil contact vous souillerait, Juliette.

JULIETTE.

Il le faut néanmoins...

LE DOCTEUR.

Quoi ! rien ne vous arrête ?

JULIETTE.

Et si je vous disais : je viens de le revoir,
Et m'éloigner de lui n'est plus en mon pouvoir.
Oui, tant que je doutai de son sort, ma pensée
Vers un espoir unique était toujours fixée ;
Dieu le ramènera, me disais-je, attendons.
Dieu vient au plus cruel de tous les abandons
De mettre enfin un terme et sans reconnaissance
Pour ce bienfait du ciel qui nous rend sa présence,
Nous laisserions encor se rouvrir aujourd'hui
L'abîme qu'un pardon peut combler devant lui.

LE DOCTEUR.

Un pardon ! qu'à ce point son orgueil s'avilisse !

JULIETTE.

De son esprit trompé, son cœur n'est pas complice.

LE DOCTEUR, *avec colère.*

Restez donc avec lui, puisque vous l'approuvez.
Je ne force personne à me suivre...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BRAUN.

LE DOCTEUR, *continuant, à Braun.*

Arrivez,
Braun.

BRAUN.

Vous partez, Monsieur ?

LE DFCTEUR.

Qu'on attèle au plus vite,

Digitized by Google

Et que monsieur Johann avec l'hôte s'acquitte.

BRAUN.

Mais à peine installés ?...

LE DOCTEUR.

Vous paraissiez tantôt
Si pressé de partir...

BRAUN.

Tantôt... mais...

LE DOCTEUR.

Pas un mot !
A mon ordre formel j'entends qu'on obéisse
Braun, ou je ne veux plus de vous à mon service.
(*Il rentre dans sa chambre.*)

SCÈNE XII.

BRAUN, JULIETTE.

BRAUN.

Que faire ?

JULIETTE, *à Braun.*

Attendre encor.

BRAUN.

Tel est mon sentiment.

JULIETTE, *suivant le docteur.*

Ne l'abandonnons pas dans un pareil moment !
(*Elle sort.*)
(*Le rideau ne baisse pas.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRAUN, *seul, rentrant avec précaution.*

Mon dieu, pourquoi faut-il avoir si peu de chance!
Partir, lorsque pour nous la fortune commence.
Fuir de tels monceaux d'or palpitants sous sa main;
Car Johann est à l'œuvre. Ah! si c'était demain,
Mais sur l'heure! Et comment prévenir le jeune homme
De ce brusque départ. Ce contre-temps m'assomme.
Il est là, près de moi, dans la salle à côté...
Si je pouvais le voir!... avec dextérité,
Quand cela ne serait qu'une simple seconde
Si j'entr'ouvrais la porte... Ah! bon dieu! que de monde!
(*Il monte sur une chaise.*)
Je ne pourrai jamais le découvrir... si fait!
C'est lui! c'est ma foi lui! ça me cause un effet!
Oh! comme il est en nage! Il se baisse... ah! sans doute
Pour ramasser, fort bien! ne restez pas en route,
Johann! mon jeune ami! je n'y puis plus tenir,
Ce spectacle me donne un spasme à m'étourdir.
(*Il descend.*)
Enfin, je serai riche! Au lieu de maigres gages,
J'aurai fermes, maisons, chevaux et équipages;
J'aurai mon intendant...
(*S'arrêtant comme un homme effrayé.*)
Mais de près, mon gaillard,
Je te contrôlerai jusques au moindre liard.
Ah! mais!... Voici Johann, comme mon cœur palpite!
Il s'est trouvé, je crois, satisfait un peu vite;
Il les a ménagés... Oh! le faible garçon,
Je les aurais rincés de la bonne façon!...

Digitized by Google

SCÈNE II.

BRAUN, JOHANN, *très pâle.*

BRAUN, *allant à Johann.*

Mon bon petit Johann, comme vous voilà blême.
La pâleur, du succès est toujours un emblème.
L'émotion... tenez, moi, rien qu'en y pensant,
Je sentais vers le cœur refluer tout mon sang.
(*Avançant un fauteuil.*)
Allons, remettez-vous... là, dans cette bergère,
Auprès de cette table, où nous allons, j'espère,
A notre aise compter nos billets et notre or.
Mon jeune bienfaiteur, sortez notre trésor.
Combien de gain ?

JOHANN, *soupirant.*

Ah ! Braun !

BRAUN, *le tâtant partout.*

Où donc est la sacoche ?
Est-ce là? par ici? Voyons, dans quelle poche?
Dépêchons, dépêchons...

JOHANN.

Braun, tire ce rideau,
Pour mes indignes yeux ce soleil est trop beau !
Je ne mérite pas...

BRAUN.

Hein ?

JOHANN.

De voir la lumière !

BRAUN, *d'une voix émue.*

Que cette raillerie au moins soit la dernière !
Nous rirons.... mais, plus tard... ça nous sera permis.
Les bons comptes toujours ont fait les bons amis,
Réglons-les. L'intérêt, dans le siècle où nous sommes,
Rompt les nœuds les plus saints et divise les hommes;
Mais entre nous, Monsieur, à la vie, à la mort !

Digitized by Google

JOHANN.

Braun, puisqu'il faut qu'enfin tu saches notre sort,
Tes hollandais...

BRAUN.

Quoi ?

JOHANN.

Sont...

BRAUN.

Parlerez-vous, barbare !

JOHANN.

Sont partis, tous partis !...

BRAUN.

Votre raison s'égare?...

JOHANN.

Plus un seul !

BRAUN, *foudroyé.*

Je suis mort ! mes beaux et bons ducats !

JOHANN.

Mon ami...

BRAUN.

Votre ami !!! Je ne vous connais pas !
Je suis votre victime et non votre complice.
De vos débordements j'instruirai la justice,
A force de procès on vous ruinera.

JOHANN.

Me ruiner?

BRAUN.

A fond !

JOHANN.

Mais je le suis déjà.

BRAUN, *s'exclamant.*

Mes belles pièces d'or ! Chères économies,
Sous l'affreux tapis vert vous êtes englouties !
Mes pauvres hollandais !

JOHANN.

Ah ! quels cris agaçants !
A tes défunts il faut en ajouter cinq cents...

Digitized by Google

Qui dorment avec eux... tout l'argent dont mon père
M'avait pour nos besoins, fait le dépositaire.

BRAUN.

Juste ciel !

JOHANN.

Mais j'aurai le temps d'en emprunter.

BRAUN, *avec explosion.*

Le temps ! nous n'avons pas même une heure à rester.

JOHANN, *épouvanté.*

Que dis-tu là ?

BRAUN.

Je dis : sans tambour ni trompette,
Il faut que nous prenions la poudre d'escampette.
Il va falloir payer.

JOHANN.

Voilà qui serait fort,
Sans un denier !

BRAUN.

Pourtant....

JOHANN.

C'est mon arrêt de mort !

BRAUN.

Allons donc, vous parlez de mourir à cette heure.

JOHANN.

Sous ces coups d'assommoir tu ne veux pas qu'on meure !

BRAUN.

Mais pas du tout... j'entends qu'on vive bel et bien
Jusqu'à l'heure où, morbleu, l'on ne me devra rien.
Car ma seule hypothèque est sur votre personne.
Or, fût-ce dans l'enfer, à vous je me cramponne.

(*Un domestique entre et remet un papier à Johann.*)

LE DOMESTIQUE.

Pour Monsieur de Blumer.

(*Il sort.*)

BRAUN, *avec épouvante.*

La note de l'hôtel !

Digitized by Google

JOHANN, *avec morgue et haussant les épaules.*

Aux armes d'un rocher surmonté d'un castel...
La comtesse... avec qui j'eus ce brillant colloque
Cette disciple enfin de Socrate et de Locke,
Qui m'écrit pour m'offrir...

BRAUN, *vivement.*

Sa bourse ?

JOHANN.

Mieux encor.

BRAUN.

Ses diamants !

JOHANN.

Un plus sûr et plus riche trésor....
Les consolations de la philosophie.

BRAUN.

Peste de la monnaie !

JOHANN.

Eh bien ! que signifie
Cet éclat? (*Avec emphase.*) Que ton cœur se sente édifié,
Et d'admiration reste pétrifié !

(*Il lit.*) « Mon jeune ami, vous vous êtes exposé à la « tentation et vous avez succombé. Triste effet de nos « passions terrestres... »

Quel style ont, conviens-en, ces âmes surhumaines,
Et quel détachement des faiblesses mondaines !

(*Continuant.*) « Croyez-m'en, la retraite, le calme, les « méditations vous sont plus que jamais nécessaires. Je « pars dans quelques instants pour aller m'enfermer dans « ma terre du Tyrol ; il dépend de vous que je n'y sois pas « seule. »

Qu'en dis-tu ?... Ciel ! mon père !

BRAUN.

Et de l'autre côté.
Monsieur Flimann qui vient...

JOHANN.

Bon, je suis arrêté
Entre deux feux ! Comment éviter la mitraille ?

Digitized by Google

BRAUN, *montant le salon de droite.*

En fuyant..... cette porte...

JOHANN.

Autre champ de bataille
Plus meurtrier encor !... C'est la salle de jeu.
C'est l'affreux tapis vert...

BRAUN.

Il est temps, sarpejeu,
D'avoir peur maintenant. Que le ciel vous confonde !
Allez, votre comtesse attend qu'on lui réponde.

JOHANN.

C'est juste... esquivons-nous.

BRAUN, *le regardant sortir.*

Et moi dans les salons,
Je serai, mon gaillard, bientôt sur tes talons.

(*Johann disparaît.*)

SCÈNE III.

LE DOCTEUR, JULIETTE, BRAUN.

LE DOCTEUR, *en entrant.*

De me voir résister, cessez d'être surprise ;
Ma résolution plus que jamais est prise.
(*A Braun.*) Tous les préparatifs du départ sont-ils faits ?

BRAUN, *embarrassé.*

Tous... le temps seulement d'enlever nos effets.
Et j'en vais donner l'ordre.

JULIETTE, *à part.*

Allons, plus d'espérance
De demeurer encor.

BRAUN, *à part.*

Rejoignons ma créance.

(*Il sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LE DOCTEUR, JULIETTE, FLIMANN.

FLIMANN, *effaré, au docteur.*

Monsieur est docteur?

LE DOCTEUR.

Oui.

FLIMANN.

Veuillez venir soudain

LE DOCTEUR.

Pourquoi?

FLIMANN.

Deux jeunes gens viennent dans le jardin
De se battre.

JULIETTE

Il en est de blessé?

FLIMANN.

L'un et l'autre.

Voyez quel embarras aurait été le nôtre
Si nous ne vous eussions rencontré... mais voici
L'un de nos champions qui s'approche d'ici...
L'autre est ce lord Morgan.

SCÈNE V.

LES MÊMES, HENRY.

LE DOCTEUR, *voyant entrer Henry et courant à lui.*

Mon fils! votre blessure...

HENRY.

Merci, cela n'est rien, au bras une piqûre...
Mon adversaire attend, il souffre, près de lui
Veuillez vous rendre, afin de lui prêter appui.

JULIETTE, *à Henry, avec émotion.*

Vraiment, aucun danger?...

HENRY.

Aucun. (*Au docteur.*) Mais allez vite.

LE DOCTEUR, *à Flimann.*

Conduisez-donc mes pas.

(*Ils sortent ensemble.*)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

HENRY, JULIETTE.

JULIETTE, *à part.*

Comme mon cœur palpite !
Le voilà donc venu cet instant souhaité
Qui va fixer enfin notre sort agité.
Mon amour sur son âme aura-t-il quelqu'empire ?

HENRY.

Calmez l'émotion qui dans vos traits respire.

JULIETTE.

Je frémis en songeant au résultat cruel
Qui pouvait....

HENRY, *l'interrompant.*

Vous pensez encore à ce duel ?
C'est fait, n'en parlons plus. Eût-ce été regrettable
Après tout, si le sort eût été moins traitable,
De voir s'entretuer deux hommes tels que nous ?
Le monde est trop peuplé de méchants et de fous
Et quand par accident il advient qu'il en meure
On devrait de bravos couvrir leur dernière heure.

JULIETTE.

Toujours vous méconnaître et vous calomnier !

HENRY.

Mais la clarté du jour se peut-elle nier !
Je sais ce que je vaux et je me rends justice.

JULIETTE.

Votre perversité n'est qu'un dehors factice.
Vous mettez votre orgueil à vous dire méchant,
Egoïste, insensible à tout noble penchant ;
Et je ne sais enfin par quels affreux caprices
Vous vous évertuez à vous donner des vices
Que vous n'avez pas eus, que vous n'aurez jamais.

HENRY.

Oh ! vous me permettrez...

Digitized by Google

JULIETTE.

Mon Dieu, je vous permets
Tout ce que vous voudrez, excepté l'anathème
Que vous lancez sans cesse, Henry, contre vous-même.

HENRY.

Quand, du toit paternel un enfant expulsé
Se demande, en partant, pourquoi suis-je chassé?
Pour n'avoir pas voulu dans ma douleur amère
Sitôt qu'on insultât au tombeau de ma mère,
De ma mère adorée et dont le souvenir
Est la seule vertu que je ne puis bannir;
Quand au gouffre du monde on jette à l'aventure
Cet enfant, au mépris des lois de la nature,
Alors, on le condamne, inévitablement,
A se perdre à jamais, c'est là le châtiment
De tout homme insensé, puisant dans sa colère
L'oubli des saints devoirs gravés au cœur d'un père.

JULIETTE.

Mais le vôtre, pour vous, de tendresse est rempli.

HENRY.

Juliette, il est trop tard, le mal est accompli.

JULIETTE.

Non, Henry, désormais voyez clair dans votre âme;
N'y cherchez rien d'impur, n'y cherchez rien d'infâme.
Et déchirez plutôt ce voile mensonger
Dont vos yeux abusés aiment à se charger. (*Pause.*)
Avant de nous quitter...

HENRY.

Nous quitter?

JULIETTE.

Oui, sans doute;
De la Saxe à l'instant nous reprenons la route.

HENRY.

D'où vient ce prompt départ?

Digitized by Google

JULIETTE.

Ne le demandez pas.
Votre père le veut; accompagnez nos pas,
Suivez-nous, cher Henry.

HENRY.

Vous suivre! ah! je l'atteste,
La vie auprès de vous c'est le bonheur céleste!
Mais, n'est-il donc enfin que la Saxe où nos pas
Puissent aller chercher un sort si plein d'appas?

JULIETTE.

Que dites-vous?

HENRY.

Sans doute, une obscure retraite
A vos charmes brillants convient-elle, Juliette?
Et si vos vœux, ainsi que vous le déclarez,
Sont que nos deux destins ne soient plus séparés,
Pourquoi soustraire au monde, au fond d'une campagne,
Tant de rares vertus que la grâce accompagne?
Le ciel vous les donna comme un puissant moyen
De nous fortifier dans le penchant du bien.
Il faut donc que le monde à son loisir contemple
L'ange venu vers lui pour lui servir d'exemple.

JULIETTE.

C'est vous seul que mes soins voudraient rendre meilleur.

HENRY.

Oh! moi, cela n'est point possible, par malheur.
Ne parlons pas de moi, parlons de vous, Juliette,
De vous que je revois plus belle, plus parfaite,
Plus indulgente encor qu'aux jours si regrettés
Où, les yeux tout en pleurs, nous nous sommes quittés.
Oh! oui, parlons de vous, de vous qu'avec ivresse
Mon cœur aima toujours de la même tendresse;
Qu'absente j'appelais, seule au moins, parmi ceux
Qui m'étaient chers, hélas! dans des temps plus heureux.
(*S'animant*) De toi que je revois, doux rayon qui fends l'ombre
Dont se chargeait mon ciel de jour en jour plus sombre;

Digitized by Google

De toi, suave fleur, qui viens parfumer l'air
Qu'avec l'impureté je respirais hier!
A jamais laisse-moi renouer notre chaîne,
Que se brisent contre elle et l'envie et la haine!
Que nul pouvoir humain n'arrive à désunir
Nos deux cœurs confondus dans un même avenir!

JULIETTE.

Mais c'est là mon seul vœu, ma plus douce pensée;
De cet unique espoir mon âme s'est bercée!
Ce bonheur sans égal allons le renfermer
Aux lieux où ces deux cœurs ont appris à s'aimer.
C'est un séjour si doux que la maison natale,
Que le toit paternel!

HENRY, *à lui-même, et se rembrunissant.*

Influence fatale
D'un souvenir qu'en vain je m'applique à chasser!
Je sentais vers le bien tout mon cœur s'élancer;
Ces mots de toit natal, de famille et de père,
Ramènent tout-à-coup mon âme à la colère.
(*Haut.*) Quoi, je profanerais un avenir si beau
En l'allant engloutir dans le fond d'un tombeau!

JULIETTE, *avec reproche.*

Est-il un seul séjour que pour moi n'embellisse
Votre présence, Henry?

HENRY.

Non, non, une autre lice
A nos pas, ma Juliette, ouvre un plus digne accès;
Le monde où je serai si fier de vos succès!
Le monde et ses plaisirs, le monde et ses tempêtes,
Avec ses jours d'ivresse, avec ses nuits de fêtes.

JULIETTE.

Mais votre père encore à rien n'a consenti.

HENRY, *d'un accent concentré.*

Mon père! Quoi! toujours!

Digitized by Google

JULIETTE.

N'est-ce donc pas à lui
De consacrer les nœuds dont vous parlez?

HENRY, *d'un ton suppliant et colère à la fois.*

Juliette!

JULIETTE.

J'ai dans le fond du cœur l'assurance secrète
Qu'il les approuvera.

HENRY.

Mais... s'il n'y consent pas?

JULIETTE.

Tout espoir de bonheur serait détruit, hélas!

HENRY.

Quoi! votre amour s'arrête à de telles entraves?
Oh! les cœurs bien aimants, Juliette, sont plus braves.
Leur courage s'accroît d'obstacles impuissants.
Votre voix tout à l'heure enivrait tous mes sens,
En sons harmonieux vibrant jusqu'à mon âme,
Elle y gravait ces mots « Je t'aime » en traits de flamme;
D'où vient donc que soudain un pénible retour
A d'étroits préjugés asservit votre amour?

JULIETTE.

Des préjugés, Henry, l'aveu de la famille!

HENRY.

Absurdes et cruels! Va, pauvre jeune fille,
Sous un joug insensé courbe ton noble front,
Cède à ces préjugés qui te sacrifiront.
Faut-il parce qu'un jour, un seul instant, peut-être,
Deux cœurs se sont choisis, souvent sans se connaître,
Les forcer, au moyen d'un stupide serment,
A s'adorer sans cesse inexorablement?
Pour t'aimer d'une ardeur qui soit toujours nouvelle,
Je repousse, Juliette, une chaîne éternelle.....

JULIETTE.

Ah! je crois vous comprendre!

Digitized by Google

HENRY, *avec feu.*

Eh bien! oui, suis-moi donc!
Venge-moi désormais d'un cruel abandon...
Plus de scrupules vains! Il faut l'inquiétude,
Il faut l'anxiété pleine d'incertitude,
A l'amour, pour qu'il soit chaque jour plus puissant;
Trop de sécurité le tue en l'émoussant.
D'où vient donc que l'avare aime tant sa richesse?
De se la voir ravir c'est qu'il tremble sans cesse.
Moi je serai l'avare, et plus tremblant encor,
Sera-t-il un seul bien égal à mon trésor!...
Viens, viens, tu m'as compris, Juliette, plus de crainte,
Plus de masque trompeur, plus de lâche contrainte;
Ne perdons pas un jour, un instant. Le plaisir
Est l'image du temps qu'on ne peut ressaisir!
(*S'arrêtant et regardant Juliette en face.*)
Mais d'où vient la pâleur sur vos traits répandue?

JULIETTE.

Ne me demandez rien, car ma tête est perdue.

HENRY.

Juliette!

JULIETTE, *dans le plus grand trouble.*

Est-ce bien lui qui me tient ce discours?
Mon Dieu! mon Dieu! daignez venir à son secours.

HENRY, *qui marche vers la porte du fond.*

Entre nous que l'amour ou le devoir prononce!

JULIETTE, *l'arrêtant du geste.*

Restez. Dans un instant vous aurez ma réponse.
(*Elle sort en se cachant la tête dans les mains.*)

SCÈNE VII.

HENRY, *seul.*

Dans ce dernier regard qu'elle a sur moi jeté
J'ai lu ces mots cruels: bassesse et lâcheté!
Oui, j'ai froissé cette âme où la candeur réside,
Ce cœur plein des vertus dont tout le mien est vide.

Digitized by Google

Quel misérable sort que de ne voir partout
Que des vices, objets d'horreur et de dégoût!
Je n'ai pas craint d'aller proposer à cet ange
De traîner avec moi son honneur dans la fange.
Le voile de ses yeux vient de se déchirer;
Sur mon ignominie elle fuit pour pleurer.
Si ses larmes encor, si chastes et si pures,
Pouvaient laver mon cœur de toutes ses souillures!
Que ne sait-elle, hélas! ce qu'il m'en a coûté
Pour amasser en moi tant de perversité.
Oh! mais de tous mes maux le plus insupportable,
C'est qu'elle me gardait cet amour ineffable,
Que je viens de le perdre, ô malédiction!
A force d'infamie et de corruption.

SCÈNE VIII.

HENRY, JULIETTE.

JULIETTE.

Me voilà résolue à vous suivre.

HENRY.

Juliette,
Que dites-vous?

JULIETTE.

Je dis qu'à partir je suis prête.
(*A part.*) Si cette épreuve encor échouait, par malheur,
Il ne me resterait qu'à mourir de douleur.
(*Haut.*) A mon consentement, Henry, pour mieux vous plaire,
Je voudrais ajouter tous les biens de la terre,
Afin que vous pussiez ne désirer plus rien,
Qu'un cœur qui vous aimât et ce serait le mien.

HENRY.

Juliette, est-ce bien vous qui tenez ce langage?

JULIETTE.

D'un véritable amour faut-il un meilleur gage?
Pourquoi cet air surpris? Ne me disiez-vous pas
De me fier à vous et de suivre vos pas?

Digitized by Google

Ma vie est désormais à la vôtre enchaînée;
Venez, je m'abandonne à votre destinée.
Vous m'avez proposé de perdre pour toujours
Et la protection de l'auteur de vos jours,
Et l'estime du monde et celle de moi-même,
J'accepte sans débat, Henry, car je vous aime.
Venez donc, de ces lieux au plus tôt il faut fuir,
Et c'est moi qui vous dis: Hâtons-nous de partir.

HENRY.

Mais, Juliette, avez-vous une bien juste idée
De ce dessein auquel vous semblez décidée?
Au sort qui vous attend avez-vous réfléchi?

JULIETTE.

J'ai tout examiné; mais je n'ai point fléchi.

HENRY.

Ce changement subit a lieu de me confondre.

JULIETTE.

Je vous aime... C'est là ce que je puis répondre.

HENRY.

Oh! béni soit le ciel de me prouver ainsi
Votre noble tendresse! oh! mille fois merci!
Chère âme; mais pourtant loin de moi la pensée
De forcer votre cœur.

JULIETTE, *avec amertume.*

Quelle crainte insensée!
Pouvais-je donc choisir un avenir meilleur?
Oh! je puis avec vous défier le malheur.
Et si jamais par lui j'étais persécutée,
Cette punition, je l'aurais méritée.
Je sais qu'il pourra bien m'arriver quelque jour
D'avoir votre mépris au lieu de votre amour...

HENRY.

Oh! jamais!....

JULIETTE.

Que peut-être aurai-je à vous entendre
Me reprocher le sort auquel je vais descendre;

Digitized by Google

Mais si je dois braver le destin en courroux,
Si je suis malheureuse, oh! ce sera pour vous!
Et si je dois manquer quelque jour de courage
Pour supporter les maux qui seront mon partage,
Si j'y succombe enfin...

HENRY, *avec attendrissement.*

Juliette !

JULIETTE, *avec la plus grande émotion.*

Si je meurs,
Peut-être que pour moi vous aurez quelques pleurs,
En regrettant trop tard le bonheur sans mélange
Qu'à votre amour le mien proposait en échange.
(*Se raffermissant.*)
Mais de grâce, abrégeons des discours superflus ;
Maintenant tout est dit, partons, n'hésitons plus...
Partons, car sous mes pieds, je sens brûler la terre...

HENRY.

Venez donc et soyez mon ange tutélaire !
(*Il prend Juliette par la main, puis tout-à-coup il s'arrête.*)
Mais vous y consentez, n'est-ce pas sans efforts,
Sans contrainte, Juliette, ainsi que sans remords ?

JULIETTE.

Je vous suis.

HENRY, *la regardant fixement.*

Résolue !

JULIETTE.

Allons....

HENRY, *de même.*

Inébranlable !

JULIETTE, *se tournant vers la chambre du docteur.*

O vous dont la tendresse était inépuisable,
Adieu, vous qui d'un père aviez pour moi le cœur.
Adieu, pardonnez-moi le surcroît de douleur
Que doit à tous vos maux ajouter cette fuite,
Et que par vous au moins je ne sois pas maudite !

HENRY, *avec explosion.*

Abandonné par vous, ce vieillard va mourir !

Digitized by Google

JULIETTE, *marchant à lui.*

Vous l'abandonnez bien, vous ! et sans repentir !
Et vous êtes son fils !

HENRY.

Un fils lâche et coupable !
Un monstre, un malheureux, que le remords accable,
Que vous avez vaincu !...

(*Il tombe à genoux.*)

JULIETTE, *rayonnante.*

Que j'ai désabusé !
Qui se croyait pervers et n'était qu'insensé ;
Aveugle à qui je viens de rendre la lumière
Sur ta propre valeur que ta raison s'éclaire ;
Abjure désormais une funeste erreur
Et sois fier de toi-même en lisant dans ton cœur !

(*Elle le relève.*)

(*A part.*) Oh ! je le savais bien qu'en paraissant souscrire
Au vœu que m'exprimait son esprit en délire,
Il serait le premier à retenir mes pas.

HENRY.

Qui vient ?

JULIETTE.

C'est votre père... Oh ! ne le fuyez pas.

HENRY.

Le fuir !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE DOCTEUR.

JULIETTE, *au docteur.*

Il est à nous !

LE DOCTEUR.

Se peut-il ?

HENRY.

O mon père !
Quand je n'ai mérité qu'une juste colère,
Dois-je en votre indulgence avoir encore espoir ?

Digitized by Google

LE DOCTEUR.

Cher enfant, vois mes bras prêts à te recevoir !

(*Henry s'y précipite.*)

Oui, ton cœur, je le sais, est demeuré sans tache.

HENRY, *avec incrédulité.*

Plût au ciel !

LE DOCTEUR.

Tout le bien que tu fais sans relâche,
Que chacun m'a conté m'en est un sûr garant.
Et ce duel encor, Juliette, qu'à l'instant
Il eut dans le jardin, c'était pour nous défendre
Contre un lâche propos que l'on faisait entendre.

JULIETTE.

Il se pourrait ?

HENRY.

Mon père !

LE DOCTEUR.

En Saxe, mes enfants !
Qu'il revienne au foyer de ses plus jeunes ans !
C'est là qu'est le bonheur...

SCÈNE X.

LES MÊMES, FLIMANN.

LE DOCTEUR, *à Flimann qui paraît.*

Monsieur Flimann, ma chaise?
Maître Braun, il me semble, en prend bien à son aise.

FLIMANN, *surpris.*

Votre chaise, Monsieur?

LE DOCTEUR.

Eh bien, sans doute... après?

FLIMANN.

Elle roule depuis un quart d'heure à peu près.

LE DOCTEUR, *stupéfait.*

Comment?

Digitized by Google

FLIMANN.

Vous l'ignoriez? emmenant avec elle
Monsieur votre beau-fils, votre intendant fidèle,
Ainsi qu'une comtesse...

LE DOCTEUR.

Il se pourrait! Johann!

FLIMANN.

C'est aussi vrai, Monsieur, que mon nom est Flimann.

LE DOCTEUR, *hors de lui.*

Fanfaron de vertus!.. Ah! toute ma colère!..

HENRY.

C'est un jour de pardon que celui-ci, mon père.

JULIETTE.

Oh! oui... pas un regret pour cet enfant perdu
En regardant celui que Dieu vous a rendu.

BIBLIOTHÈQUE de la VILLE LYON 1904

FIN.

Chanoine, imprimeur à Lyon.

Digitized by Google